

Est-ce que d'une étoile on prononce l'arrêt?  
 Qui donc le peut? Qui donc a droit d'ôter au monde  
 Cette lueur sacrée et cette âme profonde?  
 L'enfer semble une gueule effroyable qui mord.  
 Et l'on ne voit plus l'astre. Est-ce donc qu'il est mort?

Tout à coup un rayon sort par une trouée.  
 Une crinière en feu, par les vents secouée,  
 Apparaît... — Le voilà!

C'est lui. Vivant, aimant,  
 Il condamne la Nuit à l'éblouissement,  
 Et, soudain reparu dans sa beauté première,  
 La couvre d'une écume immense de lumière.

Le chaos est-il donc vaincu? Non. La noirceur  
 Redouble, et le reflux du gouffre envahisseur  
 Revient, et l'on dirait que Dieu se décourage.

De nouveau, dans l'horreur, dans la nuit, dans l'orage,  
 On cherche l'astre. Où donc est-il? Quel guet-apens!  
 Et rien ne continue, et tout est en suspens;  
 La création sent qu'elle est témoin d'un crime;  
 Et l'univers regarde avec stupeur l'abîme  
 Qui, sans relâche, au fond du firmament vermeil,  
 Jette un vomissement d'ombre sur le soleil.

## NOVEMBRE

---

### I

#### DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS

##### A LA NUIT TOMBANTE

L'Occident était blanc, l'Orient était noir;  
 Comme si quelque bras sorti des ossuaires  
 Dressait un catafalque aux colonnes du soir,  
 Et sur le firmament déployait deux suaires.

Et la nuit se fermait ainsi qu'une prison.  
 L'oiseau mêlait sa plainte au frisson de la plante.  
 J'allais. Quand je levai mes yeux vers l'horizon,  
 Le couchant n'était plus qu'une lame sanglante.

Cela faisait penser à quelque grand duel  
 D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille  
 Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel  
 Rouge et tombée à terre après une bataille.

II

PARIS DIFFAMÉ A BERLIN

Pour la sinistre nuit l'aurore est un scandale ;  
Et l'Athénien semble un affront au Vandale.  
Paris, en même temps qu'on t'attaque, on voudrait  
Donner au guet-apens le faux air d'un arrêt ;  
Le cuistre aide le reître ; ils font cette gageure,  
Déshonorer la ville héroïque ; et l'injure  
Pleut, mêlée à l'obus, dans le bombardement ,  
Ici le soudard tue et là le rhéteur ment ;  
On te dénonce au nom des mœurs, au nom du culte ;

NOVEMBRE.

57

C'est afin de pouvoir t'égorger qu'on t'insulte ,  
La calomnie ayant pour but l'assassinat.  
O ville, dont le peuple est grand comme un sénat,  
Combats, tire l'épée, ô cité de lumière  
Qui fondes l'atelier, qui défends la chaumière,  
Va, laisse, ô fier chef-lieu des hommes tous égaux,  
Hurler autour de toi l'affreux tas des bigots,  
Noirs sauveurs de l'autel et du trône, hypocrites  
Par qui dans tous les temps les clartés sont proscrites,  
Qui gardent tous les dieux contre tous les esprits,  
Et dont nous entendons dans l'histoire les cris,  
A Rome, à Thèbe, à Delphe, à Memphis, à Mycènes,  
Pareils aux aboiements lointains des chiens obscènes.

### III

#### A TOUS CES PRINCES

\*

Rois teutons, vous avez mal copié vos pères.  
Ils se précipitaient hors de leurs grands repaires,  
Le glaive au poing, tâchant d'avoir ceci pour eux  
D'être les plus vaillants et non les plus nombreux.  
Vous, vous faites la guerre autrement.

On se glisse  
Sans bruit, dans l'ombre, avec le hasard pour complice,  
Jusque dans le pays d'à côté, doucement,  
Un peu comme un larron, presque comme un amant;  
Baissant la voix, courbant le front, cachant sa lampe,  
On se fait invisible au fond des bois, on rampe;  
Puis brusquement, criant vivat, hourrah, haro,  
On tire un million de sabres du fourreau,  
On se rue, et l'on frappe et d'estoc et de taille  
Sur le voisin, lequel a, dans cette bataille,  
Rien pour armée avec zéro pour général.  
Vos aïeux, que Luther berçait de son choral,

NOVEMBRE.

59

N'eussent point accepté de vaincre de la sorte;  
Car la soif conquérante était en eux moins forte  
Que la pudeur guerrière, et tous avaient au cœur  
Le désir d'être grand plus que d'être vainqueur.  
Vous, princes, vous semez, de Sedan à Versailles,  
Dans votre route obscure à travers les broussailles,  
Toutes sortes d'exploits louches et singuliers  
Dont se fût indignée au temps des chevaliers  
La magnanimité farouche de l'épée.

Rois, la guerre n'est pas digne de l'épopée  
Lorsqu'elle est espionne et traître, et qu'elle met  
Une cocarde au vol, à la fraude un plumet!  
Guillaume est empereur, Bismarck est trabucaire;  
Charlemagne à sa droite assoit Robert-Macaire;  
On livre aux mameloucks, aux pandours, aux strélitz,  
Aux reîtres, aux hulans, la France d'Austerlitz;  
On en fait son butin, sa proie et sa prébende.  
Où fut la grande armée on est l'énorme bande.

\*

Ivres, ils vont au gouffre obscur qui les attend.  
Ainsi l'ours, à vau-l'eau sur le glacier flottant,  
Ne sent pas sous lui fondre et crouler la banquise.

Soit, princes. Vautrez-vous sur la France conquise.

De l'Alsace aux abois, de la Lorraine en sang  
 De Metz qu'on vous vendit, de Strasbourg frémissant  
 Dont vous n'éteindrez pas la tragique auréole,  
 Vous aurez ce qu'on a des femmes qu'on viole,  
 La nudité, le lit, et la haine à jamais.

Oui, le corps souillé, froid, sinistre désormais,  
 Quand on les prend de force en des étreintes viles,  
 C'est tout ce qu'on obtient des vierges et des villes.

Moissonnez les vivants comme un champ de blé mûr,  
 Cernez Paris, jetez la flamme à ce grand mur,  
 Tuez à Châteaudun, tuez à Gravelotte,  
 O rois, désespérez la mère qui sanglote,  
 Poussez l'effrayant cri de l'ombre : Exterminons !  
 Secouez vos drapeaux et roulez vos canons ;  
 A ce bruit triomphal il manque quelque chose.  
 La porte de rayons dans les cieux reste close ;  
 Et sur la terre en deuil pas un laurier ne sent  
 La séve lui venir de tous ces flots de sang.  
 Là-haut au loin, le groupe altier des Renommées,  
 Immobile, indigné, les ailes refermées,  
 Tourne le dos, se tait, refuse de rien voir,  
 Et l'on distingue, au fond de ce firmament noir,  
 Le morne abaissement de leurs trompettes sombres.

Dire que pas un nom ne sort de ces décombres !  
 O gloire, ces héros comment s'appellent-ils ?

Quoi ! ces triomphateurs hautains, sanglants, subtils,  
 Quoi ! ces envahisseurs que tant de rage anime  
 Ne peuvent même pas sortir de l'anonyme,  
 Et ce comble d'affront sur nous s'appesantit  
 Que la victoire est grande et le vainqueur petit !

#### IV

#### BANCROFT

Qu'est-ce que cela fait à cette grande France ?  
Son tragique dédain va jusqu'à l'ignorance.  
Elle existe, et ne sait ce que dit d'elle un tas  
D'inconnus, chez les rois ou dans les galetas ;  
Soyez un va-nu-pieds ou soyez un ministre,  
Vous n'avez point du mal la majesté sinistre ;  
Vous bourdonnez en vain sur son éternité.  
Vous l'insultez. Qui donc avez-vous insulté ?  
Elle n'aperçoit pas dans ses deuils ou ses fêtes  
L'espèce d'ombre obscure et vague que vous êtes ;  
Tâchez d'être quelqu'un, Tibère, Gengiskan,  
Soyez l'homme fléau, soyez l'homme volcan,  
On examinera si vous valez la peine  
Qu'on vous méprise ; ayez quelque titre à la haine,  
Et l'on verra. Sinon, allez-vous-en. Un nain  
Peut à sa petitesse ajouter son venin  
Sans cesser d'être un nain, et qu'importe l'atome ?  
Qu'importe l'affront vil qui tombe de cet homme ?

Qu'importe les néants qui passent et s'en vont ?  
Sans faire remuer la tête énorme, au fond  
Du désert où l'on voit rôder le lynx féroce,  
Le stercoraire peut prendre avec le colosse  
Immobile à jamais sous le ciel étoilé,  
Des familiarités d'oiseau vite envoyé.

## V

EN VOYANT FLOTTER SUR LA SEINE  
DES CADAVRÈS PRUSSIENS

Où, vous êtes venus et vous voilà couchés ;  
 Vous voilà caressés, portés, baisés, penchés,  
 Sur le souple oreiller de l'eau molle et profonde ;  
 Vous voilà dans les draps froids et mouillés de l'onde ;  
 C'est bien vous, fils du Nord, nus sur le flot dormant !  
 Vous fermez vos yeux bleus dans ce doux bercement.  
 Vous aviez dit : « — Allons chez la prostituée.  
 Babylone, aux baisers du monde habituée,  
 Est là-bas ; elle abonde en rires, en chansons ;  
 C'est là que nous aurons du plaisir ; ô Saxons,  
 O Germains, vers le sud tournons notre œil oblique,  
 Vite ! en France ! Paris, cette ville publique,  
 Qui pour les étrangers se farde et s'embellit,  
 Nous ouvrira ses bras... » — Et la Seine son lit.

## VI

Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix !  
 Sagesse, dit le sage, eh quoi, tu me trompais !  
 O sagesse, où sont donc les paroles clémentes ?  
 Se peut-il qu'on t'aveugle ou que tu te démentes ?  
 Et la fraternité, qu'en fais-tu ? te voilà  
 Exterminant Caïn, foudroyant Attila !  
 — Homme, je ne t'ai pas trompé, dit la sagesse.  
 Tout commence en refus et finit en largesse ;  
 L'hiver mène au printemps et la haine à l'amour  
 On croit travailler contre et l'on travaille pour.  
 En se superposant sans mesure et sans nombre,  
 Les vérités parfois font un tel amas d'ombre  
 Que l'homme est inquiet devant leur profondeur ;  
 La Providence est noire à force de grandeur ;  
 Ainsi la nuit sinistre et sainte fait ses voiles  
 De ténèbres avec des épaisseurs d'étoiles.

## VII

Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux  
Qui pensent que devant le sort trouble et chanceux,  
Devant Sedan, devant le flamboiement du glaive,  
Il faut brûler un cierge à Sainte-Geneviève,  
Qu'on serait sûr d'avoir le secours le plus vrai  
En redorant à neuf Notre-Dame d'Auray,  
Et qu'on arrête court l'obus, le plomb qui tonne,  
Et la mitraille, avec une oraison bretonne ;  
Je paraîtrai sauvage et fort mal élevé  
Aux gens qui dans des coins chuchotent des Ave  
Pendant que le sang coule à flots de notre veine,  
Et qui contre un canon braquent une neuvaine ;  
Mais je dis qu'il est temps d'agir et de songer  
A la levée en masse, à l'abîme, au danger  
Qui, lorsqu'autour de nous son cercle se resserre,  
A ce mérite, étant hideux, d'être sincère,  
D'être franchement fauve et sombre, et de l'offrir,  
France, une occasion sublime de mourir ;

J'affirme que le camp monstrueux des barbares,  
Que les ours, de leur cage ayant brisé les barres,  
Approchent, que d'horreur les peuples sont émus,  
Que nous ne sommes plus au temps des oremus,  
Que les hordes sont là, que Paris est leur cible,  
Et que nous devons tous pousser un cri terrible !  
Aux armes, citoyens ! aux fourches, paysans !  
Jette là ton psautier pour les agonisants,  
Général, et faisons en hâte une trouée !  
La Marseillaise n'est pas encore enrouée,  
Le cheval que montait Kléber n'est pas fourbu,  
Tout le vin de l'audace immense n'est pas bu,  
Et Danton nous en laisse assez au fond du verre  
Pour donner à la Prusse une chasse sévère,  
Et pour épouvanter le vieux monde aux abois  
De la réception que nous faisons aux rois !  
Dussions-nous succomber d'ailleurs, la mort est grande.  
Quand un trop bon chrétien dans la cité commande,  
Quand je crois qu'on a peur, quand je vois qu'on attend,  
Qu'est-ce que vous voulez, je ne suis pas content.  
Ce chef vers son curé tourne un œil trop humide ;  
Je le vois soldat brave et général timide ;  
Comme le vieil Entelle et le vieux d'Aubigné,  
J'ai des frémissements, je frissonne indigné ;  
Nous sommes dans Paris, volcan, fournaise d'âmes,  
Près de deux millions d'hommes, d'enfants, de femmes,  
Pas un n'entend céder, pas une ; et nous voulons  
La colère plus prompte et les discours moins longs :

Et je l'irais demain dire à l'hôtel de ville  
 Si je ne sentais poindre une guerre civile,  
 O patrie accablée, et si je ne craignais  
 D'ajouter cette corde affreuse à tes poignets,  
 Et de te voir traînée autour du mur en flamme,  
 Dans la fange et le sang, derrière un char infâme,  
 D'abord par tes vainqueurs, ensuite par tes fils!  
 Ces fiers Parisiens bravent tous les défis;  
 Ils acceptent le froid, la faim, rien ne les dompte,  
 Ne trouvant d'impossible à porter que la honte;  
 On mange du pain noir n'ayant plus de pain bis;  
 Soit; mais se laisser prendre ainsi que des brebis,  
 Ce n'est pas leur humeur, et tous veulent qu'on sorte,  
 Et nous voulons nous-même enfoncer notre porte,  
 Et, s'il le faut, le front levé vers l'orient,  
 Nous mettre en liberté dans la tombe, en criant :  
 Concorde! en attestant l'avenir, l'espérance,  
 L'aurore; et c'est ainsi qu'agonise la France!

C'est pourquoi je déclare en cette extrémité  
 Que l'homme a pour bien faire un cœur illimité,  
 Qu'il faut copier Sparte et Rome notre aïeule,  
 Et qu'un peuple est borné par sa lâcheté seule;  
 J'écarte le mauvais exemple, ce lépreux;  
 A cette heure il nous faut mieux que les anciens preux  
 Qui souvent s'attardaient trop longtemps aux chapelles;  
 Je dis qu'à ton secours, France, tu nous appelles;  
 Qu'un courage qui chante au lutrin est bâtard,

Qu'il sied de tout risquer, et qu'il est déjà tard!  
 C'est mon avis, devant les trompettes farouches,  
 Devant les ouragans gonflant leurs noires bouches,  
 Devant le Nord féroce attaquant le Midi,  
 Que nous avons besoin de quelqu'un de hardi;  
 Et que, lorsqu'il s'agit de chasser les Vandales,  
 De refouler le flot des bandes féodales,  
 De délivrer l'Europe en délivrant Paris,  
 Et d'en finir avec ceux qui nous ont surpris,  
 Avec tant d'épouvante, avec tant de misère,  
 Il nous faut une épée et non pas un rosaire.

## VIII

Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché  
 Que j'étais sur l'énigme éternelle penché;  
 Je sais qu'être à demi plongé dans l'équilibre  
 De la terre et des cieux, nous fait l'âme plus libre;  
 Je sais qu'en s'appuyant sur l'inconnu, l'on sent  
 Quelque chose d'immense et de bon qui descend,  
 Et qu'on voit le néant des rois, et qu'on résiste  
 Et qu'on lutte et qu'on marche avec un cœur moins triste;  
 Je sais qu'il est d'altiers prophètes qu'un danger  
 Tente, et que l'habitude auguste de songer,  
 De méditer, d'aimer, de croire, et d'être en somme  
 A genoux devant Dieu, met debout devant l'homme;  
 Certes, je suis courbé sous l'infini profond.  
 Mais le ciel ne fait pas ce que les hommes font;  
 Chacun a son devoir et chacun a sa tâche;  
 Je sais aussi cela. Quand le destin est lâche,  
 C'est à nous de lui faire obstacle rudement,  
 Sans aller déranger l'éclair du firmament,  
 Et j'attends, pour le vaincre, un moins grand phénomène  
 Du tonnerre divin que de la foudre humaine,

## IX

## A L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE

Athée? entendons-nous, prêtre, une fois pour toutes.  
 M'espionner, guetter mon âme, être aux écoutes,  
 Regarder par le trou de la serrure au fond  
 De mon esprit, chercher jusqu'où mes doutes vont,  
 Questionner l'enfer, consulter son registre  
 De police, à travers son soupirail sinistre,  
 Pour voir ce que je nie ou bien ce que je croi,  
 Ne prends pas cette peine inutile. Ma foi  
 Est simple, et je la dis. J'aime la clarté franche :

S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,  
 D'une espèce de pape ou d'empereur, assis  
 Sur un trône qu'on nomme au théâtre un châssis,  
 Dans la nuée, ayant un oiseau sur sa tête,  
 A sa droite un archange, à sa gauche un prophète  
 Entre ses bras son fils pâle et percé de clous,  
 Un et triple, écoutant des harpes, Dieu jaloux,  
 Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote

L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte;  
 S'il s'agit de ce Dieu que constate Trublet,  
 Dieu foulant aux pieds ceux que Moïse accablait,  
 Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,  
 Punissant les enfants pour la faute des pères,  
 Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,  
 Au risque de casser le grand ressort tout net,  
 Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,  
 Contrefaçon immense et petite de l'homme,  
 En colère, et faisant la moue au genre humain,  
 Comme un Père Duchêne un grand sabre à la main;  
 Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,  
 Qui sur un passe-droit consulte une madone,  
 Dieu qui dans son ciel bleu se donne le devoir  
 D'imiter nos défauts et le luxe d'avoir  
 Des fléaux, comme on a des chiens, qui trouble l'ordre,  
 Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre  
 Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,  
 Prêtre, oui, je suis athée à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'être absolu qui condense  
 Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,  
 Par qui, manifestant l'unité de la loi,  
 L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi ;  
 De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,  
 De l'être qui me parle à voix basse, et réclame  
 Sans cesse pour le vrai contre le faux, parmi  
 Les instincts dont le flot nous submerge à demi ;

S'il s'agit du témoin dont ma pensée obscure  
 A parfois la caresse et parfois la piqûre  
 Selon qu'en moi, montant au bien, tombant au mal,  
 Je sens l'esprit grandir où croître l'animal ;  
 S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre  
 Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre  
 Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va,  
 Où s'envola Socrate, où Jésus arriva,  
 Pour le juste, le vrai, le beau, droit au martyr,  
 Toutes les fois qu'au gouffre un grand devoir l'attire,  
 Toutes les fois qu'elle est dans l'orage alcyon,  
 Toutes les fois qu'elle a l'auguste ambition  
 D'aller, à travers l'ombre infâme qu'elle abhorre  
 Et de l'autre côté des nuits, trouver l'aurore ;  
 O prêtre, s'il s'agit de ce quelqu'un profond  
 Que les religions ne font ni ne défont,  
 Que nous devinions bon et que nous sentons sage,  
 Qui n'a pas de contour, qui n'a pas de visage,  
 Et pas de fils, ayant plus de paternité  
 Et plus d'amour que n'a de lumière l'été ;  
 S'il s'agit de ce vaste inconnu que ne nomme,  
 N'explique et ne commente aucun Deutéronome,  
 Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,  
 Que l'enfant dans sa crèche et les morts dans leurs draps  
 Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,  
 Très-Haut qui n'est mangeable en aucun pain azime.  
 Qui parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché,  
 Et qui voit la nature où tu vois le péché ;

S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres  
 Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres,  
 Sans bibles, point charnel et point officiel,  
 Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,  
 Loi, Vie, Âme, invisible à force d'être énorme,  
 Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme  
 Des choses que dissipe un souffle aérien,  
 On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien ;  
 S'il s'agit du suprême Immuable, solstice  
 De la raison, du droit, du bien, de la justice,  
 En équilibre avec l'infini, maintenant,  
 Autrefois, aujourd'hui, demain, toujours, donnant  
 Aux soleils la durée, aux cœurs la patience,  
 Qui, clarté hors de nous, est en nous conscience ;  
 Si c'est de ce Dieu-là qu'il s'agit, de celui  
 Qui toujours dans l'aurore et dans la tombe a lui,  
 Étant ce qui commence et ce qui recommence ;  
 S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,  
 Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,  
 Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,  
 Alors tout change, alors nos esprits se retournent,  
 Le tien vers la nuit, gouffre et cloaque où séjournent  
 Les rires, les néants, sinistre vision,  
 Et le mien vers le jour, sainte affirmation,  
 Hymne, éblouissement de mon âme enchantée ;  
 Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.

## X

## A L'ENFANT MALADE PENDANT LE SIÈGE

Si vous continuez d'être ainsi toute pâle  
 Dans notre air étouffant,

Si je vous vois entrer dans mon ombre fatale,  
 Moi vieillard, vous enfant ;

Si je vois de nos jours se confondre la chaîne,  
 Moi qui sur mes genoux  
 Vous contemple, et qui veux la mort pour moi prochaine,  
 Et lointaine pour vous ;

Si vos mains sont toujours diaphanes et frêles,  
 Si, dans votre berceau,  
 Tremblante, vous avez l'air d'attendre des ailes  
 Comme un petit oiseau ;

Si vous ne semblez pas prendre sur notre terre  
 Racine pour longtemps,  
 Si vous laissez errer, Jeanne, en notre mystère  
 Vos doux yeux mécontents ;

Si je ne vous vois pas gaie et rose et très-forte,  
 Si, triste, vous rêvez,  
 Si vous ne fermez pas derrière vous la porte  
 Par où vous arrivez;

Si je ne vous vois pas comme une belle femme  
 Marcher, vous bien porter,  
 Rire, et si vous semblez être une petite âme  
 Qui ne veut pas rester,

Je croirai qu'en ce monde, où le suaire au lange  
 Parfois peut confiner,  
 Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange  
 Chargé de m'emmenner.

## DÉCEMBRE

---

### I

Ah! c'est un rêve! non! nous n'y consentons point.  
 Dresse-toi, la colère au cœur, l'épée au poing,  
 France! prends ton bâton, prends ta fourche, ramasse  
 Les pierres du chemin, debout, levée en masse!  
 France! qu'est-ce que c'est que cette guerre-là?  
 Nous refusons Mandrin, Dieu nous doit Attila.  
 Toujours, quand il lui plaît d'abattre un grand empire,  
 Un noble peuple, en qui le genre humain respire,  
 Rome ou Thèbes, le sort respectueux se sert  
 De quelque monstre auguste et fauve du désert.  
 Pourquoi donc cet affront? c'est trop. Tu t'y résignes,